



L'Expo **F Is for Fake** réfléchit à la copie et au droit d'auteur *Page E 5*



Roméo Bouchard, paysan engagé et essayiste militant *Page E 8*

Culture & Livres

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 28 ET DIMANCHE 29 JUIN 2014



FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTRÉAL

Le souffle

Akinmusire

À 32 ans, le trompettiste américain étonne par son audace et sa maîtrise

Les magazines se l'arrachent, les grands du jazz le saluent, critiques et public convergent. En deux albums, Ambrose Akinmusire a déjà imposé sa manière et ses audaces. Et ce n'est que le début.

GUILLAUME BOURGAULT-CÔTÉ

Ambrose Akinmusire aime les titres longs, comme un Dany Laferrière, mais en version musique, et jazz. Il y a d'abord eu *When the Heart Emerges Glistening* en 2011. Puis *The Imagined Savior Is Far Easier to Paint* ce printemps. Tout aussi poétique que nébuleux.

Qu'a donc voulu exprimer le trompettiste de l'heure du jazz en coiffant ainsi son dernier disque? Mystère. La National Public Radio (NPR) américaine lui a posé la question, le magazine *Downbeat* aussi. Et la réponse veut qu'Akinmusire ait essayé une cinquantaine de titres avant de choisir celui-là, mais qu'il ne souhaite pas fournir d'explications sur le sens profond de l'expression: à chacun d'y voir ce qu'il désire à partir des impressions laissées par la musique, suggère-t-il.

Il indiquera tout de même qu'il en va du fait qu'il aime créer de la musique comme d'autres peignent: en superposant les couches plutôt qu'en opérant de gauche à droite, dans le sens de la portée.

Cinquante titres, c'est à la mesure d'un album aussi audacieux qu'ambitieux, complexe et fluide. En 79 minutes — la longueur maximale que permet le format CD —, Ambrose Akinmusire déploie une créativité exceptionnelle qui confirme qu'il représente déjà une voix incontournable du jazz moderne. Le souffle Akinmusire prend de l'allant.

Son ex-professeur Terence Blanchard l'a d'ailleurs couvert d'éloges lorsque *Le Devoir* lui a demandé de parler d'Akinmusire. «*Oh, man... Je suis tellement fier de lui, s'exclame le grand trompettiste afro-américain. C'est incroyable de voir la croissance qu'il a eue depuis son passage à l'Institut Monk. Il a toujours été terriblement doué. Il a toujours eu sa propre identité musicale — ça n'a jamais été un enjeu. Mais son jeu s'est développé à un tel niveau... Et quand je le vois avec son groupe, je m'aperçois qu'il a tout assimilé: ce que ça prend pour être un leader, ce que ça prend pour captiver le public, faire en sorte que les gens aient envie de le voir et de l'entendre, et qu'ils sortent impressionnés quand ils le font. Et il le fait à sa manière, avec son propre son, sa propre étoile.*»

Au bout du fil, Blanchard prend une pause. Avant de conclure sur un constat plein de promesses: «*Il est si jeune, en plus.*» Trente-deux ans, précisément.

Dans l'édition d'avril de *Downbeat*, qui consacrait sa une au trompettiste, le pianiste Jason Moran — un des plus respectés et des plus célébrés

VOIR PAGE E 2: AKINMUSIRE

Il n'y aurait rien à voir

Poste scriptum, ce sont huit cartes postales *vintages* envoyées à autant d'auteurs estimés du *Devoir* pour les inspirer. C'est aussi une carte blanche littéraire où chacun composera tour à tour une microfiction de style libre, insufflée par l'image ou le texte, la provenance ou la calligraphie, le timbre ou le cachet d'oblitération, selon le bon gré de l'écrivain. Mathieu Arsenault lance cette série estivale: auteur d'*Album de finissants* et de *Vu d'ici* (Triptyque, 2004 et 2008), aussi adaptés au théâtre, il vient de signer *La vie littéraire* (Quartanier). Il est critique, chroniqueur à la revue *Liberté*, fondateur des prix *underground* de l'Académie de la vie littéraire, créateur et vendeur de tee-shirts littéraires.



MATHIEU ARSENAULT

Il y eut un temps où le touriste s'intéressait à l'habitant. Il cherchait à retrouver une sorte d'authenticité perdue, une vérité de l'homme hors de l'aliénation provoquée par la production capitaliste. Il ne l'a jamais trouvée. Parce que cette authenticité n'a jamais existé. L'habitant des campagnes perdait autant sa vie que l'homme de la ville à produire des biens vendus à perte et son authenticité n'a jamais été qu'une pauvreté travestie en simplicité par la naïveté du touriste.

Il n'y avait rien à voir.

Aujourd'hui le tourisme, s'il met encore les vacanciers en contact avec les gens de la campagne, il ne le donne plus à voir lui-même. Le tourisme cherche plutôt à faire dire aux habitants de la campagne comment la nature est belle et paisi-

ble, comment le temps passe plus lentement quand on contemple le paysage. Le touriste regarde le fleuve, regarde la mer, regarde la chute, regarde les autruches à la ferme d'autruches, regarde le sentier; le touriste sent l'épinière, sent l'air salin, sent la terre après l'averse; le touriste goûte le fromage d'ici, goûte l'agneau d'appellation contrôlée, goûte la crevette; le touriste touche l'écorce, touche le sable. Tous ses sens sont tendus, mais il n'y a rien à sentir. Ou plutôt: il n'y a que le vide à sentir, un environnement vide d'économie et de finance, vierge de rapports de pouvoir et des obligations qu'il vient de quitter pour partir en vacances. Un environnement qui remplit les sens mais qui ne permet pas de sentir les autres, les habitants. Car avant même que le touriste n'arrive, tout était déjà joué. Les gens de la campagne qu'il va rencontrer avaient déjà mis leur sourire et répété leur *small talk* sur la paix intérieure et le bonheur de vivre dans le paysage qu'ils invitent à découvrir. Une bonne part de leur existence est certes liée à ce paysage, mais ce paysage est en marge du pouvoir économique et politique. Ce paysage perd tout le temps. On vient l'exploiter de toutes les manières et on ne laisse que des miettes en repartant.

Il n'y a rien à voir.



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Il faudrait retourner le tourisme sur lui-même, ne plus aller sentir le vide. Il ne faudrait jamais partir, mais quitter quand même l'économie, les rapports de pouvoir, les obligations qui rendent impossible le sentiment d'exister. Il faudrait trouver en soi le paysage et son habitant. Ils n'auraient rien d'authentique. Nous n'aurions rien d'authentique.

Nous essayerions tant bien que mal de tempérer notre quatre et demie suintant en ouvrant

les fenêtres la nuit et en les refermant le jour. Le glaçon casserait dans la tasse de café et les rideaux resteraient fermés toute la journée. Nous nous endormirions tous les matins sur des reprises de *big bang theory* en streaming sur le laptop avec une débarbouillette humide sur les pieds et nos tiroirs seraient pleins de petits bonshommes qui boudent en plywood et des

VOIR PAGE E 4: SCRIPTUM

CULTURE › JAZZ

Le batteur du monde ? Ginger Baker.

SERGE TRUFFAUT

A mis lecteurs et lectrices, on vous le dit d'emblée : il faudrait être un tantinet masochiste pour accepter une entrevue avec Ginger Baker, qui est pourtant le batteur des grands. On nous aurait proposé un entretien par l'intermédiaire du téléphone, un entretien donc lointain, si l'on peut dire, qu'on aurait dit *ni et non non* ! Et ce pour signifier une hantise. Voire une peur.

De-que-cé ? Avec lui, il faut se méfier des mots. Ginger Baker, né le 19 août dans le sud de Londres dans une famille d'origine écossaise, Baker le champion cycliste de sa jeunesse, donc destiné au dopage, est l'illustration sur pieds de la maxime oulipienne suivante : « *Ce n'est pas la faute des mots si certains d'entre eux sont gros.* »

Prenons le mot « rock », voire les mots « hard rock ». On croit, à tort d'ailleurs, que le « Zepelin laid » ou le « Pourpre profond », dit Deep Purple, en sont les précurseurs. Ce n'est pas le cas puisque l'histoire, la plus chiffrée qui soit, nous précise que Cream, avec Baker, Jack Bruce à la basse et Eric Clapton à la guitare, est né avant les susnommés. Et alors ? La crème de la crème avait conjugué la musique avec la puissance, la force, parfois très brute, avant Jimmy Page et ses chérubins, avant Jon Lord et ses gamins.

Cela dit, allez dire maintenant que Baker fut le premier batteur hard rock et vous êtes certain de recevoir un coup de poing, genre uppercut, comme disent les jeunes, à travers le téléphone, aussi cellulaire soit-il. Et une fois le coup envoyé, le vieux schnock, qu'on aime beaucoup, martèlera, on le sait



SASA HUZJAK

Ginger Baker cherche à faire l'alchimie de toutes les aventures sonores du siècle dernier.

fort bien, qu'il n'a jamais été un batteur de rock et toujours été un batteur de jazz.

Sa grande affaire, sa grande passion.

C'est d'ailleurs pour cela, ce jazz vénéré, qu'aujourd'hui on est très content pour lui. Car aujourd'hui il est à la tête d'un combo à son image, à son parcours. Soit le Ginger Baker Jazz Confusion, avec le saxophoniste Pee Wee Ellis, ex-compagnateur de James Brown dans les années 60, c'est dire sa grande expérience, Abass Doodoo, percussionniste africain, et le vétéran de la scène jazz britannique Alec Dankworth, que Baker considère comme le meilleur contrebassiste qui soit, ce qui se discute, bien évidemment.

On sait que Baker fut le rythme de Cream, de Blind Faith, d'Air Force, de Hawkwind, de Baker Gurvitz Army, de Public Image et d'Atomic Rooster. On sait qu'il a côtoyé, bien avant que le vocable « musique du monde » soit courant, les artistes africains de la trempe de Fela Kuti. On sait qu'il a eu des rendez-vous jazzés avec Charlie Haden et Bill Frisell. Mais voilà, aucune de ces aventures ne fait autant écho qu'à celle essentielle qui précéda Cream. On pense à la Graham Bond Organization, avec Graham à l'orgue, John McLaughlin à la guitare (!), Jack Bruce à la basse et Dick Heckstall-Smith au saxophone. Bref, l'organisation en question était celle des gros canons. A preuve,

l'album *The Sound of 65* qui netoya nos neurones avant l'heure.

Toujours est-il qu'avec son Jazz Confusion, qu'on pourra entendre le 30 juin à Place des Arts, on a le sentiment qu'il a voulu composer une suite à l'esprit qui prévalut à l'époque de l'Organization. Plus précisément, Baker a voulu et veut encore et toujours placer le jazz au cœur de son entreprise musicale et lui greffer ici et là des palettes sonores d'origines diverses. Comme s'il cherchait à faire l'alchimie de toutes les aventures sonores du siècle dernier. Pour dire les choses autrement, Ginger Baker est le batteur du monde comme il y a des hommes du monde. Ave!

Le Devoir

AKINMUSIRE

SUITE DE LA PAGE E 1

de la profession — défilait lui aussi les bons mots pour raconter Akinmusire. « *Ambrose a vraiment trouvé sa sonorité, sa voix, son rythme, comme un artiste qui trouve le bon matériau pour son travail, que ce soit un film, une toile ou du bois. Ambrose a le bon groupe, le bon répertoire et la bonne attitude. Il a des idées sur les textures, l'instrumentation, le langage...* »

Composer

Révélu en 2007 lorsqu'il a remporté le Thelonious Monk International Jazz Competition, Akinmusire a rapidement attiré l'attention de ses pairs. Steve Coleman (bien avant tout le monde), Vijay Iyer, Aaron Parks, Esperanza Spalding et Moran l'ont tous embauché. Un contrat avec le prestigieux label Blue Note a suivi. Et ses deux disques sur cette étiquette ont été largement salués, le *New York Times* classant le premier au sommet de son palmarès annuel 2011.

Techniquement parlant, Ambrose Akinmusire peut faire ce qu'il veut avec une trompette. Mais à la virtuosité, il préfère de loin la profondeur d'une composition soutenue — son dernier album est une somme en la matière, avec des chansons aux thèmes sociaux, des segments de musique de chambre, du jazz de haute volée, des éléments de culture hip-hop.

Comme Moran ou Robert Glasper, Akinmusire envisage pour le jazz un nouveau paradigme, au confluent de plusieurs modes d'expression artistiques. Et son écriture révèle un artiste au sens large.

Sus à l'ego

« *Le monde ne manque pas de grands solistes, disait Akinmusire au magazine Jazz News en mai. En tant que musicien afro-américain, je considère que l'art de la composition s'est perdu parmi nous. De nos jours, tout est centré sur l'individu, sa ca-*

pacité à prendre de super solos. Mais au bout du compte, ce n'est pas le plus difficile. »

Le plus difficile serait plutôt de traduire dans un contexte musical cohérent les émotions, les messages, les intentions avec lesquels jongle le trompettiste au moment d'écrire. Ses pièces se construisent généralement... par le titre. Akinmusire rédige ensuite quelques versions de l'histoire qu'il a en tête — comme ce personnage dont il parle sur *The Imagined Savior*, un itinérant de son quartier qui a réussi à amasser 250\$ pour le donner à l'église qui le nourrit chaque jour, ou comme ces victimes noires de bavures policières. C'est seulement après qu'il traduit musicalement, par une mélodie, une série d'accords, une atmosphère, une couleur.

A travers ce processus, Akinmusire dit respecter un principe cher au légendaire saxophoniste Wayne Shorter. « *Une composition n'est jamais terminée, c'est quelque chose de vivant.* » Dont acte, chaque concert donnant une nouvelle vie aux compos. « *La puissance de l'art, c'est le pouvoir de changer les gens, expliquait le trompettiste à Downbeat. Faire un solo qui tue, ça ne change rien à personne. C'est juste bon pour l'ego.* »

Or lui veut surtout « éviter l'indifférence ». Plutôt déranger, remettre en question. Et jusqu'ici, ses rafales laissent peu de sceptiques derrière.

Le Devoir

Au Festival international de jazz de Montréal, le 29 juin avec Bill Frisell, le 30 juin avec son quintet, le 1^{er} juillet avec Tigran

D Voir • Le making of du dernier disque d'Ambrose Akinmusire ledevoir.com/musique



AUTUMN DE WILDE

« Une composition n'est jamais terminée, c'est quelque chose de vivant », estime Ambrose Akinmusire.

Tigran Hamasyan : le trésor arménien

Ce jeune claviériste d'origine arménienne fait déjà l'objet d'une consécration dans le milieu, même que le percussionniste Trilok Gurtu a dit de lui qu'il jouait le piano comme un raga et qu'il était le prochain Keith Jarrett. Virtuose du piano, Tigran Hamasyan maîtrise également wurllitzer, fender rhodes, clavecin et glockenspiel, en plus d'utiliser une panoplie d'effets électroniques. Entre jazz, musique traditionnelle arménienne, métal et musique épurée, il varie constamment les projets. À son concert avec Ambrose Akinmusire, le

FIJM lui en ajoute deux autres : d'abord un duo de pianistes avec Brad Mehldau, avec qui il partage éclectisme et intensité, puis le concert en quintette de *Shadow Theater*, son plus récent album, dans lequel il explore davantage son héritage arménien.

Yves Bernard

Dans le cadre de la série *Invitation au Gesù* à 18 h, le 1^{er} juillet avec Ambrose Akinmusire, le 2^e juillet avec Brad Mehldau, le 3^e juillet en quintette pour le concert *Shadow Theater*

TD présente le **FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTRÉAL** en collaboration avec **RioTintoAlcan**

LE FESTIVAL EST COMMENCÉ ET SE POURSUIT JUSQU'AU 6 JUILLET SOYEZ DE LA FÊTE!

GRANDS ÉVÉNEMENTS GRATUITS pour le 35^e!

LE GRAND ÉVÉNEMENT en collaboration avec **TD** et **SiriusXM**
DIANA KRALL & **GLAD RAG DOLL**
 DIMANCHE 29 JUIN • 21 h 30

LE RENDEZ-VOUS LOTO-QUÉBEC en collaboration avec **SONY**
VINTAGE TROUBLE
 MARDI 1^{er} JUILLET • 21 h 30

L'ÉVÉNEMENT SPÉCIAL DE CLÔTURE RioTintoAlcan
DEL TRON 3030
 DIMANCHE 6 JUILLET • 21 h 30

SCÈNE TD PLACE DES FESTIVALS angle Jeanne-Mance et De Maisonneuve @ Place-des-Arts

LE FESTIVAL À LA MAISON SYMPHONIQUE MAISON SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL • 19 h

Elvis Costello solo
 CE DIMANCHE! BILLETTS EN VENTE À LA BILLETTERIE PdA
 DIMANCHE 29 JUIN

ÉVÉNEMENTS SPÉCIAUX TD SALLE WILFRID-PELLETIER, PdA • 19 h 30

PINK MARTINI DREAM A LITTLE DREAM avec invité spécial THE VON TRAPPS
 DIMANCHE 29 JUIN • 15 h et 20 h

TONY BENNETT
 MARDI 1^{er} JUILLET

LES GRANDS CONCERTS RioTintoAlcan THÉÂTRE MAISONNEUVE, PdA • 20 h

BUIKA
 CE DIMANCHE! BILLETTS EN VENTE À LA BILLETTERIE PdA
 Première partie: **BET.E & STEF**
 DIMANCHE 29 JUIN

GINGER BAKER JAZZ CONFUSION Ex-batteur de Cream!
 avec **PEE WEE ELLIS**, **ALEC DANKWORTH** et **ABASS DODOO**
 LUNDI 30 JUIN

PROGRAMME DOUBLE
TERENCE BLANCHARD QUINTET
L'ORCHESTRE NATIONAL DE JAZZ DE MONTRÉAL
 avec invités **TERENCE BLANCHARD** et ses musiciens
 JEUDI 3 JUILLET • 19 h

MONTREALJAZZFEST.COM

BILLETTERIE PLACE DES ARTS ET MAISON SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL 514 842-2112 • 1 866 842-2112 placedesarts.com

info jazz LA PRESSE 514 871-1881 1 857 jazzfest

Bell Heineken

LOTO QUÉBEC CBC Radio-Canada

SAO Canada Montréal Québec

TOURISME Montréal Québec

CULTURE › ARTS DE LA SCÈNE

Intersection : chassés-croisés pour huit doigts entremêlés

Les 7 doigts de la main saluent les cinq ans de Montréal complètement cirque

ISABELLE PARÉ

C'est aux 7 doigts de la main que revient l'honneur d'arrosier les cinq ans de Montréal complètement cirque, en ouvrant le festival avec un spectacle tricoté sur mesure pour l'antré qu'est la Tohu. Ce rendez-vous inopiné permettra au public de se mouiller aux circassiens dans la salle circulaire en mettant le pied dans une arène immersive et interactive, portant la marque indélébile de ce collectif hautement créatif.

Lovni s'intitule Intersection. Un écho à la scénographie unique, qui scindera en quatre la piste, laissant le public accéder à la scène par quatre accès différents se faisant face. Intersection aussi pour les chassés-croisés qui feront se rencontrer sur cette piste en croix les chemins de huit personnages aux destins improbables. Intersection pour le croisement des cultures, des continents et du temps. Intersection, enfin, pour le mélange des arts du cirque, du théâtre et de l'installation performative qui se télescopent le temps de cette rencontre.

Ce saut dans le cirque immersif marque un certain retour aux sources pour Les 7 doigts de la main qui, lors de leur première création, *Lofh*, avaient invité le public à percer leur univers intime en entrant en salle par la porte de leur réfrigérateur! Cette fois, l'incursion intimiste sera multiple. «*Oui, c'est un clin d'œil à ce premier spectacle. Mais dans Intersection, c'est multiplié par dix!*», assure Samuel Tétréault, metteur en scène de ce dernier spectacle avec Gypsy Snider et cofondateur des 7 doigts de la main.

Cette idée de cirque immersif s'inspire du concept développé par Les 7 doigts pour la création *Queen of the Night* présentée l'hiver dernier dans la Grosse Pomme au Paramount Hotel, à l'invitation de Rendy Weiner, producteur du mégasuccès de théâtre déambulatoire *Sleep No More*. Avec cette création décadente, mêlant sensations fortes et menus gargantuesques, livrée devant 230 convives attablés,

«*L'idée n'est surtout pas d'intimider le public. Les gens ne seront pas pris à partie, ils seront seulement des visiteurs, des figurants déambulant dans ces lieux en évolution.*»

Samuel Tétréault, co-metteur en scène

Les 7 doigts, déjà acclamés lors de la présentation de *Traces* à l'Union Square, se sont à nouveau attiré les éloges de la critique new-yorkaise.

«*On s'est inspirés de cette expérience pour transformer le rapport des spectateurs avec le lieu et les artistes. Les spectateurs accéderont à la salle par quatre entrées et vivront des expériences différentes à l'occasion d'un déambulatoire où le public fera la rencontre de divers personnages et sera témoin de différentes scènes, des vignettes qui rappellent des installations*», explique le metteur en scène.

Spectacle à menu variable

Selon l'entrée choisie, le public se retrouvera ainsi pendant les 30 premières minutes plongé au cœur d'un bar-garage — bière en sus... —, d'un garde-robe placardé de miroirs incongrus, d'une cuisine ou d'un grenier, lieux de prédilection de personnages bien typés. Performances de cirque, musique et odeurs s'intercaleront durant cette entrée en matière, avant que les spectateurs ne soient invités à regagner leurs sièges pour le reste de la représentation. Jusqu'où ira la part du spectateur dans ce cirque-contact?

«*L'idée n'est surtout pas d'intimider le public. Les gens ne seront pas pris à partie, ils seront seulement des visiteurs, des figurants déambulant dans ces lieux en évolution*», insiste Samuel Tétréault.

Acteurs forcés, sûrement pas. Mais voyeurs, oui. Le public sera notamment catapulté dans le spleen de Charlotte Chevalier, Française délaissée

par son mari, dans le quotidien d'un ex-mannequin en mal de public et dans celui d'un collectionneur compulsif. Autant de personnages en quête d'eux-mêmes qui formeront la trame de ce spectacle à géométrie variable, à «faire soi-même» en partie, où les actions simultanées, menées en parallèle, connaîtront un aboutissement commun. «*Un genre de Short Cuts [le film phare de Robert Altman] version cirque*», dit le metteur en scène. La création sera très peu bavarde, au contraire du *Murmure du coquelicot*, la prestation de cirque-théâtre des 7 doigts qui avait obtenu un succès mitigé au Théâtre du Nouveau Monde l'automne dernier.

Au rayon acrobatique, on a développé des performances «extrêmes», notamment des numéros de cerceau aérien, d'équilibre, d'anneaux et de mâts chinois livrés sur des appareils acrobatiques inventés à partir d'objets récupérés. D'ailleurs, toute cette création, réalisée en à peine 25 jours, porte l'étiquette «*Certifiée développement durable*». «*Les costumes et accessoires ont été donnés par le Village des valeurs et les décors ont été récupérés de nos productions précédentes*», précise le metteur en scène. *La beauté de ce projet, ce sont les contorsions réalisées pour y arriver en si peu de temps. Le surplus d'imagination a fait le reste* »

Le Devoir

INTERSECTION

Les 7 doigts de la main à la Tohu, du 2 au 13 juillet



MARION BELLIN

Intersection est un mélange des arts du cirque, du théâtre et de l'installation performative qui se télescopent le temps de cette rencontre.

Au pays de l'enfant-roi

MARIE LABRECQUE

Il a beau avoir dirigé ses deux derniers spectacles, le comédien Charles Dauphinais admet qu'il n'aurait lui-même jamais pu jouer pour le Théâtre La Roulotte. Même s'il a donné sa chance à des générations de jeunes talents, le traditionnel spectacle ambulant en plein air ne serait pas pour tout le monde. Comme toujours recrutés parmi les finissants des écoles de théâtre, ses interprètes doivent être capables de monter et démonter la scène — une opération plus longue que le *show* — et d'interagir avec les petits spectateurs. Tout ça dans la canicule, et avec le sourire, merci. C'est ce que le metteur en scène nomme «*l'énergie Roulotte*»...

En montant *Hansel et Gretel* l'an dernier, Charles Dauphinais a aussi appris les codes de la troupe itinérante. Un niveau de jeu imposé par les représentations dans les parcs montréalais, exposées à de multiples bruits et distractions: «*C'est un jeu très généreux, typé. Il faut amener les acteurs à ce style d'interprétation qu'ils explorent très peu dans les écoles. Un jeu qui est entre le théâtre jeune public très allumé et l'animation, qui commande une énergie constamment débordante. Il faut absolument aller chercher le public. Avec la précision physique, le focus des regards — sans éclairages, il faut savoir diriger l'attention du spectateur —, des émotions franches. Et mon travail, c'est de faire en sorte que le show soit toujours vivant, en action, avec des surprises pour faire avancer le récit, soit des accessoires, des chansons, des marionnettes...*»

Sur le plan narratif, son adaptation prend énormément de libertés avec le conte choisi, cette fois *Jack et le haricot magique*. «*Je trouvais la morale un peu ambiguë, l'ac-*



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Charles Dauphinais adapte et met en scène *Jack et le haricot magique* au théâtre La Roulotte.

tion répétitive. Je suis donc presque reparti à zéro, en gardant les éléments essentiels.» Il désire aussi rendre les personnages plus contemporains, afin de tendre aux jeunes spectateurs, dont c'est souvent la première expérience théâtrale, un miroir où ils peuvent se reconnaître d'emblée.

Le petit ogre

Lors de son voyage au sommet du haricot géant, Jack découvre un peuple de créatures lilliputiennes qui frémissent sous le joug d'un ogre, un despote qui leur impose une façon de vivre, les dépouille de leurs richesses et va jusqu'à les dévorer. La population poussera le bon Jack à devenir le héros qui pourra l'affranchir du roi-tyran.

Une variation sur David contre Goliath? «*Je trouvais intéressant de parler de ce thème universel du petit contre le grand, après tout ce qu'on a vécu récemment, avec le printemps érablé. Cette espèce de force collective que les petits peuvent avoir face à un pouvoir quelconque.*»

Et puisqu'on fait référence à ces jeunes générations qu'on a qualifiées de gâtées — lui-même est un Y — Charles Dauphinais a justement fait de l'ogre un enfant. Un enfant-roi. La pièce orchestre une confrontation entre ce personnage égocentrique et le candide Jack, qui va les faire évoluer tous les deux. «*Ce n'est pas tout blanc ou tout noir. Chacun a quelque chose à apprendre de l'autre. La liberté d'expression, l'aisance de l'ogre vont influencer Jack. Et le côté très bon enfant, généreux de celui-ci va déteindre sur l'ogre. C'est une rencontre entre ces deux pôles de l'enfance. On peut y voir plusieurs symboliques.*»

Qu'il monte la satire municipale *Sorel-Tracy* ou une pièce jeune public, le metteur en scène juge important que ses spectacles possèdent une portée sociale et/ou politique. «*Il ne s'agit pas nécessairement de donner mon avis, mais d'au moins poser des questions. En riant, si possible. L'an dernier, c'était important pour moi de parler de sur-*

sommation et de malbouffe à travers Hansel et Gretel, et ça bien passé. En fait, je pense que c'est nécessaire que ça se fasse aussi à La Roulotte.» Sans trop mettre l'accent là-dessus, le créateur espère transmettre des valeurs, «*universelles au conte*», de courage, d'honnêteté et de détermination à travers ce récit initiatique. «*Et surtout faire comprendre que ce n'est pas parce qu'on vient d'un milieu modeste et qu'on vit dans une situation précaire qu'on ne peut pas atteindre les plus hauts sommets...*»

Collaboratrice Le Devoir

JACK ET LE HARICOT MAGIQUE

Adaptation: Charles Dauphinais et Elisabeth Sirois. Mise en scène: Charles Dauphinais. Avec Marianne Dansereau, Guillaume Gauthier, Mathieu Richard, André-Luc Tessier et Tatiana Zinga Botao. Du 2 juillet jusqu'au 24 août. www.accesculture.com

Hydro Québec présente

LA MUSIQUE DES GRANDS ESPACES

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU

DOMAINE FORGET

21 JUIN AU 24 AOÛT 2014

Pavel Steidl

SAMEDI 5 JUILLET 20 H
LES GRANDS RENDEZ-VOUS
Pavel Steidl, guitare

Œuvres de PAGANINI, LEGNANI, FERRANTI, OBROVSKÁ, JANÁČEK, BACH et STEIDL

Soirée COGECO

LES BRUNCHES-MUSIQUE

Tous les dimanches de l'été!
Du 8 juin au 31 août
10 h 30 à 12 h : 1^{er} service
12 h 30 à 14 h : 2^e serviceDétails sur domaineforget.com
418.452.3535 | 1 888.DFORGET (336.7438)

Patrimoine canadien Canadian Heritage

Municipalité de Saint-Jérôme

Québec

CULTURE › MUSIQUE

Le Philharmonique de Berlin, éditeur de disques!

CHRISTOPHE HUSS

Après avoir créé le Digital Concert Hall, qui retransmet ses concerts partout dans le monde via Internet, le Philharmonique de Berlin publie ses premiers disques sur sa propre étiquette.

Berliner Philharmoniker Recordings: voilà donc le nouvel éditeur du marché du disque. On s'était douté qu'un changement se tramait en remarquant l'absence du tandem Berlin-Rattle dans la liste des artistes Warner Classics après la reprise par Warner du catalogue EMI.

Le Philharmonique de Berlin arrive avec sa première parution: les symphonies de Schumann sous la direction de Simon Rattle. Si vous venez d'acheter les mêmes œuvres par Yannick Nézet-Séguin et l'Orchestre de chambre d'Europe, rien à regretter, car, outre le fait que Rattle dirige la version 1841 de la 4^e Symphonie et Nézet-Séguin la version finale, ce n'est pas du tout la même approche musicale. La direction robuste et exaltée du chef québécois s'oppose en tout à la manière Rattle, plus paisible, plus maniérée, qui, ici et là, vient sculpter tel ou tel détail ou ralentir pour mieux accélérer.

Rien de surprenant: cela fait trente ans que Rattle fait de la musique comme cela, suscitant l'admiration de beaucoup, ébahis d'entendre tant de choses inouïes... qui, la plupart du temps, ne se trouvent même pas dans la partition. Rattle a ses adeptes. Nous n'en sommes pas, mais ceux qui apprécient le «système» en auront pour leur argent. Même Schumann réincarné découvrirait des choses en écoutant ces deux disques!

Un produit qui se distingue

Plus que l'interprétation (dans le genre Schumann «super-romantique», nous préférons Daniel Barenboïm avec la Staatskapelle Berlin), c'est le produit lui-même qui se distingue: un coffret épais, tout en largeur, couverture en tissu, manière «beaux livres», papier riche pour une prose explicative en anglais et en allemand.



La présentation et le format marginalisent d'emblée le produit, qui ne rentre pas dans une étagère de CD. Autre espace de rangement, autre univers, autre public?

Pour entériner le fait que l'on n'achète pas ici «les symphonies de Schumann par Simon Rattle» mais surtout un bel objet de valeur, s'ajoutent des bonus technologiques: un disque Blu-ray audio et vidéo, contenant, en stéréo et en multicanal, les enregistrements en standard 24bit/96kHz. Cerise sur le gâteau: un code pour télécharger les fichiers en qualité Studio Master (24/96) et une semaine de concerts gratuits du Digital Concert Hall.

Le pari du luxe absolu dans un marché en déclin qui brade son patrimoine et n'accorde que peu d'espace aux standards audio élevés face à la praticité du MP3 sera-t-il viable? L'aventure des Berliner Philharmoniker Recordings sera fascinante à observer...

Le Devoir



HERBIE KNOTT

Christian Blackshaw jouera les *Sonates K. 333, 498a, 576 et 533/494* de Mozart.



JEAN-BAPTISTE MILLOT

Till Fellner interprétera quatre préludes et fugue du *Livre II du Clavier bien tempéré* de Bach.

Festival Orford: le grand été des pianistes

CHRISTOPHE HUSS

Le Festival du Centre d'arts Orford débute ce samedi, par un concert affichant les comédiens Sophie Cadieux et Christian Bégin qui réciteront du *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare sur une musique de Mendelssohn. Une édition 2014 qui se distingue par la venue de pianistes de haut calibre.

Le rendez-vous inattendu de ce samedi 28 juin s'inscrit dans le cadre des hommages à Shakespeare, à l'occasion de son 450^e anniversaire de naissance. L'environnement musical est pourtant inattendu, puisque les extraits du *Songe d'une nuit d'été* associant Cadieux et Bégin sont partie intégrante d'une première partie de concert lors de laquelle le Quatuor Alcan interprétera aussi le *Quatuor opus 18, n° 3* de Beethoven. Pour son 25^e anniversaire, le quatuor saguenéen prépare l'enregistrement de l'intégrale des quatuors de Beethoven, qui paraîtra sur étiquette Atma.

Changement de ton et de style après la pause, avec un concert de musique klezmer par l'ensemble Kleztery... Jean-François Rivest, directeur artistique du Centre d'arts Orford, est un grand amateur de mélange des genres et des disciplines. Il avait fait du Centre d'arts, ces dernières années, un grand carrefour culturel, dans l'optique d'ouvrir des perspectives aux jeunes musiciens stagiaires et au public. Cette politique de programmation de conférences et de projections de films, notamment, est quelque peu mise en veilleuse cette saison.

Jean-François Rivest, interrogé par *Le Devoir*, dit avoir surtout déplacé ces activités au printemps et à l'automne, mais avoue que ce n'est pas facile de trouver un public nombreux. «Même si j'y crois sur le plan artistique, lorsqu'une présentation de ciné-club réunit 15 ou 20 personnes il faut adapter l'offre à la demande et ne pas s'entêter. Nous avons organisé ce printemps une série de six conférences et présentations culturelles, dont des visites d'Opéramania à Sherbrooke, pour présenter par avance les opéras

diffusés par le Metropolitan Opera. Serge Boucard ou Nathalie Bondil sont revenus l'automne dernier pour des conférences.» L'été ne semble pas la période optimale pour cela.

Les pianistes

Au cœur de la programmation du festival se niche une série de cinq concerts de piano. Deux affichent des musiciens d'ici: l'ensemble Orford Six Pianos, qui se reconstitue tous les étés, qui présentera le 5 juillet des adaptations d'œuvres orchestrales russes, ainsi que Serhij Salov, auréolé de son récent prix d'improvisation, qui s'attachera, le 8 août, à dompter *Petrouchka* de Stravinski et *La valse* de Ravel.

Entre ces deux concerts, trois visites fort précieuses. Le vendredi 11 juillet, Marc-André Hamelin viendra jouer les *Sonates D. 664 et 960* de Schubert, deux monuments, avant de se consacrer au répertoire de musique de chambre le lendemain. Samedi 2 août, Till Fellner, apôtre de la délicatesse musicale et partenaire de Kent Nagano dans les concertos de Beethoven, interprétera quatre préludes et fugue du *Livre II du Clavier bien tempéré* de Bach, ce qui annonce enfin le second volume discographique, complément à un fabuleux *Livre I* publié il y a quelques années. Fellner proposera également une sonate de Haydn et les *Dauidsündertänze* de Schumann.

La venue qui nous est évidemment la plus chère est celle de Christian Blackshaw, le 26 juillet. «L'un des plus grands pianistes de notre temps est-il un illustre inconnu?», se demandait *Le Devoir* il y a six mois, en présentant ce pianiste anglais désormais âgé de 65 ans. L'article et l'éloge ne sont pas passés inaperçus: Jean-François Rivest a été le premier à décrocher son téléphone. «J'ai ressenti chez Christian Blackshaw une immense profondeur. C'est un homme vraiment spécial. Je l'ai perçu quand je lui ai parlé: il y a une force et une fragilité, une douceur et une ampleur que l'on sent dans sa voix. Cela donne une dimension de sagesse à la sève extraordinaire de la musique de Mozart.»

La venue du pianiste anglais a décidé Jean-François Rivest à mettre Mozart au cœur de la saison. Pour sa première venue au Canada, le 26 juillet, Christian Blackshaw jouera les *Sonates K. 333, 498a, 576 et 533/494* de Mozart. Ce sera l'un des grands rendez-vous de l'été.

Un orchestre bien installé

Alors que le partenariat du Centre d'arts avec l'OSM et Kent Nagano est mis en veilleuse, l'apport de Jean-François Rivest depuis son arrivée demeure la création de l'Orchestre de l'Académie Orford, capable d'assurer, en fin de festival, des concerts orchestraux.

«J'ai instauré une classe d'orchestre avec ma formule pédagogique, c'est-à-dire trois semaines très intensives.» Cela positionne ce stage à mi-chemin entre le modèle de l'Orchestre de la

Francophonie de Jean-Philippe Tremblay (six semaines avec tournée de concerts) et celui des académies européennes, plus court. Le stage d'orchestre «en version hybride» d'Orford permet de bâtir une sorte de crescendo sur trois semaines. «Les étudiants repartent la langue à terre mais le sourire aux lèvres», se réjouit Jean-François Rivest. L'encadrement des stagiaires est le sujet de fierté de Jean-François Rivest: «Après quelques années de travail sur le concept, nous avons un coach en permanence pour les bois, un pour les cuivres et deux pour les cordes, en plus des premières chaises de l'OSM qui viennent donner des leçons de maître. La présence constante de ces personnes d'expérience permet une évolution très rapide.» Le financement de l'orchestre, difficile pendant les premières années, a atteint sa vitesse de croisière.

Les résultats de ce travail seront présentés au public les 3, 10 et 17 août. Après les trois dernières symphonies de Tchaïkovski, l'an passé, les *Symphonies n° 1, 2 et 4* de Brahms sont au menu cet été. Outre Brahms, le concert du 3 août comprendra une œuvre de Tim Brady et le 5^e Concerto pour violon de Mozart avec Yolanda Bruno; celui du 10 août, le *Requiem* de Mozart. Le concert de clôture fera entendre la suite de *L'oiseau de feu* de Stravinski et *La Moldau* de Smetana.

Le Devoir

Écouter Une sonate de Mozart par Christian Blackshaw ledevoir.com/musique

SCRIPTUM

SUITE DE LA PAGE E 1

tourne-sols fanés et des pissen-lits d'un pied de haut qui ramassent la rosée et une affiche détrempée du festival de tir de tracteur et une carcasse d'autobus de canicule et conduire une demi-heure sur des chemins de terre pour aller payer sa corde de bois dans une maison sans revêtement et tardif terrassement les équipements de ferme thérien les assurances gilles la voie annoncés sur un napperon de restaurant plié en éventail. Notre takeout indien sentirait l'huile à mouche, nous ferions du quatre-roues des heures de temps dans le bois climatisé des salles les plus plates de la col-



La carte postale dont Mathieu Arsenault s'est inspiré.

lection permanente du musée des beaux-arts et nous ferions des shots de jack daniel's autour d'un feu de bois humide

dans l'exemplaire de testament de vickie gendreau emprunté à la bibliothèque nationale.

Nous n'aurions pas les moyens de sortir de la ville, sauf pour aller voir nos amis sur les bs dans des cuisines en prélat à Louiseville ou grand-mère ou dans des salons de pauvres du quartier saint-sauveur à Québec et nous endormir complètement saouls sur le divan en fin d'avant-midi avec, à côté des bouteilles à moitié vides et des mégots à moitié fumés, cette carte postale du temps des sucres des années soixante-dix ramassée au marché aux puces dans l'après-midi. Il n'y aurait rien à voir.

Collaboration spéciale
Le Devoir

Co-présentée par Sony et ICI musique en collaboration avec lait

30 MAI AU 13 OCTOBRE 2014

«(une) flamboyante expérience sensorielle»
É. P. Emond, Le Devoir

«Un choix impeccable pour l'été... À voir et surtout à entendre»
M. Boissonnault, Radio-Canada

MUSIQUE
LE QUÉBEC DE CHARLEBOIS
À ARCADE FIRE

MUSEE-MCCORD.QC.CA/MUSIQUE
690, RUE SHERBROOKE OUEST, MÉTRO MCGILL

admission
division de ticketmaster
1-855-790-1245
admission.com

OUVERT LE 30 JUIN ET LE 1^{ER} JUILLET

MUSEE MCCORD

Peinture, musique et nature

3 août – JOLIETTE – concert tout Brahms
Deutsche Kammerphilharmonie Bremen

17 août – OTTAWA
L'exposition *Gustave Doré* au Musée
Collection de ruines de Mackenzie King

27 août – QUÉBEC – exposition au musée
Morrice et Lyman en compagnie de Matisse



www.lesbeauxdetours.com
514-352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rosemont
Titulaire d'un permis du Québec

CULTURE › DE VISU

Copier, c'est voler ?

L'expo *F Is for Fake* propose une réflexion sur la copie et le droit d'auteur

F IS FOR FAKE
L'ART, LE CINÉMA ET LE FAUX
Commissaire : Jason St-Laurent,
à la galerie SAW à Ottawa,
jusqu'au 16 août

NICOLAS MAVRIKAKIS

Il y a ces jours-ci à la galerie SAW à Ottawa une exposition que vous devez absolument voir.

Intitulée *F Is for Fake*, elle vous permettra de réfléchir aux notions d'auteur, de droits d'auteur, de faux, de plagiat, d'appropriation... De nos jours, la question des droits d'auteur semble pourtant assez bien réglée, non ? Copier une œuvre, c'est la voler, nous dit-on... Pourquoi revenir sur ce sujet ?

C'est que la situation est presque malsaine et pratiquement irrespectueuse des idées ayant prévalu lors de l'émergence de cette notion au XVIII^e siècle, alors qu'on a décidé qu'il fallait protéger pour un cours laps de temps — 14 années, renouvelables une seule fois — les intérêts, entre autres économiques, des auteurs. Malheureusement, de nos jours, quand on parle de droits d'auteur, on parle souvent du droit des compagnies

De nos jours, on peut envisager le fait de copier comme étant en train de devenir un geste revendicateur fort important

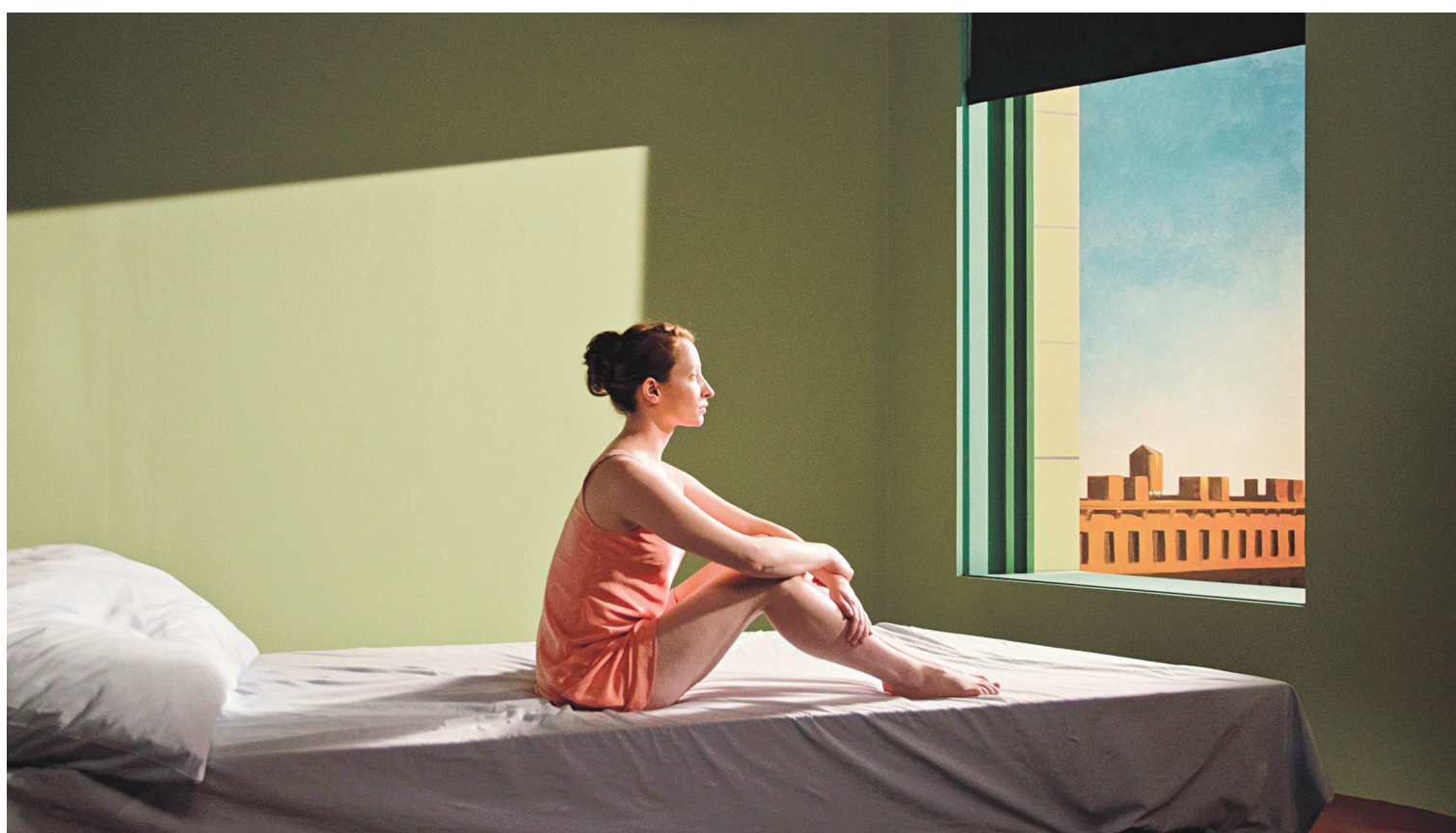
à rentabiliser les œuvres d'auteurs vivants et souvent morts. Dans certains pays, des compagnies peuvent revendiquer des droits sur des œuvres pendant 120 ans après leur création. Un groupe comme Corbis (propriété de Bill Gates) possède des millions de photos, de films et de vidéos qu'il stocke afin, entre autres, de faire payer ceux qui veulent les montrer. En arts visuels, de plus en plus de musées refusent à leurs visiteurs le droit de prendre des photos, on contrôle le droit de reproduction des œuvres d'art (ce qui rapporte parfois peu aux artistes et limite la diffusion des images), mais on s'élève

contre le droit de suite. Pourtant, les collectionneurs (et certains spéculateurs) font beaucoup d'argent lors de la revente des œuvres sans que le créateur touche un sou sur la plus-value...

Et il y a des artistes qui remettent en question l'approche actuelle du droit d'auteur. En France, des acteurs comme Catherine Deneuve, Victoria Abril, Louis Garrel, des réalisateurs comme Chantal Akerman, des producteurs, et pas seulement indépendants, se sont opposés à la loi Hadopi qui a criminalisé ceux qui copient films ou chansons et qui les diffusent sur Internet. En arts visuels, des artistes comme Sherrie Levine et Richard Prince se sont appropriés des images créées par d'autres afin de contester l'idée même d'originalité. Prince reprit en photo des pubs de Marlboro montrant des cow-boys, argumentant que cette figure emblématique de l'Ouest américain n'appartenait pas à cette compagnie de cigarettes et que c'était celle-ci qui tentait de la voler au bien commun, à l'imaginaire collectif.

Comme le rappelle si bien Kathleen Nicholls dans le texte de présentation de cette expo, la loi canadienne sur le droit d'auteur de 1950 énonçait « qu'il était de l'intérêt public que les créateurs soient en mesure de profiter raisonnablement de leurs œuvres », mais, en même temps, elle mettait en garde contre les abus, car « si quelqu'un détient des droits exclusifs sur une création pendant trop longtemps, cela a pour effet de contrevenir l'innovation, et non de l'encourager ».

Dans cette expo intelligente, signée par le commissaire Jason St-Laurent, vous pourrez regarder le film *F for Fake* d'Orson Welles mettant en scène l'art d'un faussaire,



Ci-dessus, Gustav Deutsch recrée l'atmosphère des tableaux d'Edward Hopper dans son film *Shirley: Visions of Reality*, 2013. Ci-dessous, l'original de Hopper: *Morning Sun*, 1952.



des faux billets de banque de Banksy à l'effigie de la princesse Diana, un film de Gustav Deutsch qui s'approprie l'esthétique du peintre Edward Hopper, une vidéo de Vera Frenkel où le faux semble plus vrai que le réel... Vous pourrez en particulier y voir, pour la première fois, le projet de John Boyle-Singfield

qui, en 2012, lors d'une exposition à l'Espace virtuel à Chicoutimi, décida de reproduire, presque à l'identique, l'expo qui avait précédé la sienne. Il a fait faire en Chine des copies de tableaux de Marc Séguin, a pris en photo des photos de Marisa Portolese et de Janieta Eyre... Le vernissage de Boyle-Singfield se fit finale-

ment devant les portes fermées; l'expo ne fut pas montrée même si elle avait été montée, la direction du centre de Chicoutimi ayant eu peur des poursuites. Dans ce projet, il n'est pourtant pas question de faire croire que la copie est aussi bonne que l'œuvre originale (on ne peut pas ne pas voir qu'il s'agit de co-

pies mal faites). Il s'agit de faire réfléchir à la question du droit à la copie et à l'interprétation... De nos jours, on peut envisager le fait de copier comme étant en train de devenir un geste revendicateur fort important.

Collaborateur
Le Devoir

EXPOSITIONS

EXPOSITION EXTÉRIEURE

ÎLE SAINTE-HÉLÈNE

CHRONIQUES ILLUSTRÉES

du 25 JUIN

au 31 AOÛT

Viens jouer dans la cour

JEUX et PARCOURS

VISITES GUIDÉES

PIQUE-NIQUES

ACCÈS LIBRE et GRATUIT à la COUR

STEWART-MUSEUM.ORG

EXPOSITIONS INTÉRIEURES

LA MARINE: L'ŒUVRE D'UN SIÈCLE

HISTOIRES ET MÉMOIRES

Parc Jean-Drapeau

Musée STEWART Museum

ÎLE SAINTE-HÉLÈNE

MORRICE ET LYMAN EN COMPAGNIE DE MATISSE

Musée national des beaux-arts du Québec

MNBAQ.ORG

JUSQU'AU 7 SEPTEMBRE 2014

EXPOSITION EST ORGANISÉE PAR LE MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC, AVEC LE GÉNÉRAL CONCOURS DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL ET DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA / JOHN LYMAN, À LA PAGE (SAINT-JEAN-DE-LUZ) (TABLEAU, 1909-1910, HUILE SUR PAPIER COLLE SUR TOILE, 46,6 X 55,5 X 2,4 CM, MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA, OTTAWA, DON DE LA SUCCESSION DE MORRICE ET LYMAN, 1988, SELON L'EXPRESSION DE SA VOLONTÉ. PHOTO: MNAQ

Québec

Office du tourisme de Québec

CULTURE › CINÉMA

Comblés ses désirs, une provocation à la fois

Entretien avec le réalisateur Bruce LaBruce pour le film *Gerontophilia*

ANDRÉ LAVOIE

Bruce LaBruce n'était pas malheureux d'être traité de pornographe ni d'être sacré prince des tabous. Or, après de multiples provocations visuellement explicites, le cinéaste rêvait à voix haute de signer un jour une œuvre « mainstream » pourvue d'un budget respectable et capable d'élargir le bassin de ses fidèles, ceux qui ont accordé à *Super 8 1/2* (1994), *Hustle White* (1996) ou *L.A. Zombie* (2010) l'étiquette de « culte ».

Ces inconditionnels, Bruce LaBruce craignait un peu leur réaction devant *Gerontophilia* (qui sortira à Montréal le 4 juillet), cette histoire d'amour touchante, voire pudique, entre un garçon à peine sorti de l'adolescence (Pier-Gabriel Lajoie) et un homme au soir de sa vie (Walter Borden). Tout semble les séparer: l'âge, bien sûr, mais aussi la couleur de la peau, la langue, et même l'orientation sexuelle. Tous veulent les désunir, mais ce couple improbable n'aura d'autre choix que d'aller au bout de sa passion.

Caché derrière ses lunettes fumées lors de son passage dans la métropole, peut-être pour camoufler une certaine lassitude après une tournée qualifiée d'« intense » dans près de 50 festivals à travers le monde avec *Gerontophilia*, Bruce LaBruce, de son vrai nom Justin Stewart, né en 1964 dans une ferme du sud de l'Ontario, savoure sa revanche. Adulé en France pour ce film tourné à Montréal en 18 jours avec un budget de 1,1 million de dollars (une fortune, à son échelle), le cinéaste souligne que « c'est la première fois là-bas qu'on a pu dire: "La critique est unanime!" ». Serait-il devenu une sorte de Woody Allen, mieux compris en Europe qu'en Amérique du Nord? « Non, je dirais plutôt une sorte de Jerry Lewis! »

À sa manière, l'homme est aussi un rigolo, mais il ne jongle



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

« Même Alfred Hitchcock aurait adoré [faire de la porno], mais c'était impossible pour lui... », affirme Bruce LaBruce.

pas avec le même type d'humour quand il évoque son « cinéma de guérilla ». « L'expérimental, c'est plus facile quand on est jeune, précise le provocateur. *Gerontophilia*, c'était le grand luxe: on venait me chercher en voiture plutôt que je prenne le métro. Je n'étais pas non plus habitué par la peur de la police parce que je n'avais pas de permis de tournage, ou celle de voir des gens abandonner le film parce qu'ils ne sont pas suffisamment payés. Là, tout était préparé, organisé, chacun savait ce qu'il avait à faire et quand il devait le faire. C'était très amusant! »

Ce qui l'amuse moins, c'est l'image caricaturale de la sexualité des personnes vieillissantes dans le cinéma popu-

laire. « L'approche est souvent grotesque, et les personnes âgées ressemblent à des prédateurs. Dans mon film, le vieil homme, c'est la proie, l'objet du désir du jeune homme; leur liaison apparaît toujours plausible, émouvante, romantique. » Tout cela ne sort pas non plus de son imagination débridée. Il a mené de nombreuses entrevues sur le sujet, rendant hommage au passage à un ami de San Francisco qui fut autrefois l'amant des écrivains Allen Ginsberg et William Burroughs, assez âgés à l'époque. « Disons qu'il était pas mal excité à l'idée que je fasse un film sur ce sujet! C'est lui aussi un artiste, il y avait un respect mutuel, et il éprouvait une vérita-

ble attirance sexuelle pour ces deux corps vieillissants. »

Lourdes étiquettes

Autre chose qui n'amuse pas beaucoup Bruce LaBruce: la lourdeur des étiquettes. « Quand on fait de la porno, on touche assez vite le plafond de verre, dit-il avec regret. Les gens veulent que vous fassiez une chose, et juste une chose. J'ai toujours voulu faire des films grand public, mais ma réputation me précédait. Par contre, je ne veux pas être prisonnier d'un seul style, d'un seul monde. Je veux pouvoir revenir à des films plus explicites si ça me convient. »

Au fil de sa carrière, il a pourtant rencontré des gens qui enviaient sa réputation sulfureuse. « Le cinéaste Paul Verhoeven [Ba-

sic Instinct] et le scénariste Joseph Stefano [Psycho] m'ont confié qu'ils rêvaient de faire de la porno! Même Alfred Hitchcock aurait adoré ça, mais c'était impossible pour lui... Quant à moi, je veux combler tous mes désirs. »

Avec *Gerontophilia*, vendu dans de nombreux pays, dont les États-Unis, l'Allemagne ou encore Taïwan, son désir de reconnaissance populaire apparaît en partie comblé.

Collaborateur
Le Devoir

Voilà le documentaire

Au cœur de la nuit avec Harmony Korine et Gaspar Noé par Bruce LaBruce
ledevoir.com

Pier-Gabriel Lajoie: dans l'antichambre du vedettariat

Même pour des acteurs d'expérience, se dénuder devant une caméra n'est pas toujours chose facile. Pour Pier-Gabriel Lajoie, né en 1994 et encore nouveau dans le métier, ce n'était pas le seul défi: partager des scènes d'intimité avec un homme d'âge mûr, simuler des actes sexuels, cela n'avait rien de banal pour ce fougueux joueur de hockey dont l'expérience de comédien se limitait au téléroman *30 vies*. « Je sortais de ma zone de confort, tout comme Bruce d'ailleurs! », précise l'acteur québécois au téléphone de Paris, là-bas pour jouer... au mannequin. Car depuis que le cinéaste Gus Van Sant a photographié son joli minois, voilà qu'on le réclame en France tout comme en Italie, où il défend avec son élégance juvénile la griffe Calvin Klein, entre autres.

« Cet univers m'amuse, je profite de cette occasion, mais je préfère être comédien. »

Dans le tourbillon des festivals (« J'ai voyagé beaucoup, et c'est grâce à Bruce »), où il défend parfois le film devant des salles comblées, est-ce que le regard des autres a changé sur celui qui partage bien peu de choses avec son personnage, dont l'orientation sexuelle? « Oui, le regard a changé, mais dans le bon sens; les gens respectent mon travail, et ma famille est fière de moi. Par contre, dans les vestiaires, les autres joueurs me traitent souvent de tapette: je m'en fous, je sais qui je suis. C'est du picossage d'arène... »

Il voudrait voir sa mère

EXIL

Réalisation et scénario: Charles-Olivier Michaud. Avec Francis Cléopha, Julie Le Breton, Paul Doucet, Stephen McHattie, Maxime Dumontier, Mireille Metellus. Image: Jean-François Lord. Montage: Glenn Berman. Musique: Michel Corriveau. Canada, 2012, 100 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

À une autre époque, Charles-Olivier Michaud aurait sûrement rejoint les rangs de la *Course destination monde*, cette célèbre émission où de jeunes apprentis cinéastes parcourent la planète pour la faire découvrir aux téléspectateurs, tout en se révélant à eux-mêmes. Ce désir de ailleurs imprègne certains de ses films, dont *Neige et cendres* (2011), sur les périls vécus par des correspondants de guerre, et maintenant *Exil*, un road movie couvrant des milliers de kilomètres et la moitié d'un continent.

Ce n'est pas un quelconque vague à l'âme qui pousse Samuel (Francis Cléopha) sur des mers agitées, des routes dangereuses et dans des villes

inhospitalières. Ce jeune Haïtien doit quitter son quartier après l'arrestation arbitraire de son père journaliste. Lorsqu'il découvre que sa mère n'est pas morte — la version officielle pour expliquer son absence depuis quelques années —, il se lance dans une quête désespérée. Car rejoindre en rafiot les côtes de Miami, filer en poids lourds jusqu'à New York, frayer avec la racaille pour traverser la frontière et se rendre à Montréal, tout cela n'est pas sans dangers pour ce garçon sans le sou, mais pas sans courage.

Héros fragile

Son ingéniosité constitue le fil conducteur de ce périple périlleux, chaque lieu devenant prétexte à l'apparition de nouveaux personnages (souvent peu étoffés, à la limite de la caricature), parfois bons samaritains, parfois belles crapules, Samuel étant forcé de se faire invisible, ou im-pitoyable, d'un point de chute à un autre. Les dilemmes moraux ne manquent pas, certaines séparations s'avèrent cruelles, et sous nos yeux un petit garçon devient homme à force d'être trahi, bafoué, blessé, mais aussi consolé.

Paysages contrastés, décors sordides, accents colorés: tous ces éléments se succèdent à un rythme (parfois) effréné dans ce film reposant principalement sur les épaules d'un héros fragile, brebis égarée au milieu des loups. Le personnage est volontairement peu bavard, le jeune acteur étant visiblement prêt à toutes les prouesses physiques mais trahissant aussi, à travers de rares dialogues, une inexpérience évidente. Cette faiblesse, le cinéaste tente de la masquer en apposant à ses images un texte livré par l'auteur et animateur Stanley Péan.

Le timbre grave et sensible du narrateur n'arrive toutefois jamais à faire oublier qu'il s'agit là d'un subterfuge affligé d'une lourdeur poétique, béquille témoinnant parfois d'une absence de confiance à l'égard des images. Un peu comme si le cinéaste nous prenait bêtement par la main, tel un voyage organisé au royaume des sans-papiers et des sans-maman, alors que l'on aimerait que le guide se taise plutôt que de nous dire ce qu'il faut ressentir.

Collaborateur
Le Devoir



PARAMOUNT PICTURES

Transformers 4 regorge de scènes d'action illisibles et de plans esthétisants parfaitement inutiles.

Trois heures (ou presque) de sottise

TRANSFORMERS 4: L'ÂGE DE L'EXTINCTION (V.F. DE TRANSFORMERS 4: AGE OF EXTINCTION)

Réalisation: Michael Bay. Scénario: Ehren Kruger. Avec Mark Wahlberg, Nicola Peltz, Jack Raynor, Stanley Tucci, Kelsey Grammer. Image: Amir Mokri. Montage: Paul Rubell, Roger Barton, William Goldenberg. Musique: Steve Jablonsky. États-Unis, 2014, 165 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

C'est une histoire connue. Un père vaillant veille jalousement sur sa fille, la prune de ses yeux. Mais comme on ne peut empêcher un cœur d'aimer, cette dernière s'est éprise en secret d'un bon garçon qui lui retourne ses purs sentiments. Lorsqu'il découvre la vérité, le père est ébranlé. Ainsi donc, sa petite fille deviendra bel et bien une femme? Une histoire connue, donc, et surtout toute simple. Comment cela peut-il se traduire par un film de près de trois heures? Parce que toutes les deux minutes environ, des Transformers s'amènent à l'écran afin de procéder à leur désormais traditionnel derby de démolition en images de synthèse.

Traditionnel, puisqu'il s'agit du quatrième volet d'une très lucrative série de superproductions consacrées à ces robots extraterrestres qui prennent l'apparence de voitures (!) de diverses marques, selon les commanditaires du moment. Les films ont tous été réalisés par Michael Bay, un faiseux qui, à force de pugnacité, est parvenu à élever le « tatcherisme » au rang d'art, du moins si l'on en croit une partie de la critique française prompt à percevoir de la profondeur là où d'aucuns ne voient que de la surface rutilante.

« Pour qui goûterait l'oxymore, l'affiche en propose un exemple involontaire en vantant "le meilleur film de Michael Bay" [...] Cependant, contre toute attente, la réclame se tient, fonçant même à toute blinde sur la highway du "grand film détraqué" dont les quelques effets pyrotechniques et autres saillies autrement saignantes, ou salaces, n'auraient d'autre but que de mettre en charpie le fameux rêve américain — ou du moins ce qu'il en reste », s'enthousiasme par exemple *Libération* au sujet de *Coup musclé*, qui, à l'instar de *Transformers 4*, met en vedette Mark Wahlberg. Ça donne une idée.

Constat

Ce plus récent opus est à cet égard parfaitement représentatif de la manière du réalisateur de *Mauvais garçons*, d'*Armageddon* et de *L'île*: scènes d'action illisibles parce que sur-montées, insertion de plans esthétisants parfaitement inutiles, surenchère d'effets spéciaux confinant à l'absurde, personnages féminins accessoires, dialogues jamais aussi drôles que lorsqu'ils ne sont pas censés l'être, placement publicitaire éhonté et la durée, il va sans dire, toujours ridiculement longue.

Pour l'anecdote, lors de l'avant-première du film mercredi soir, un confrère critique a demandé à un spectateur de cesser de « texter » pendant la projection. Piqué, l'homme a rétorqué: « Le film n'est pas important », signifiant par là que son droit fondamental à utiliser son téléphone intelligent primait tout le reste. En d'autres circonstances, sa bêtise eût pu exaspérer. Or, dans ce cas précis, il n'avait pas tort.

Le Devoir

EXCENTRIS

ET AUSSI À L'AFFICHE :

EXIL

CHARLES-OLIVIER MICHAUD

LA VÉNUS À LA FOURRURE

ROMAN POLANSKI

JEUNE ET JOLIE

FRANÇOIS OZON

FADING GIGOLO

(APPRENTI GIGOLO)

JOHN TURTURRO

ET AUSSI DE NOMBREUX TITRES SUR

CINEMAEXCENTRIS.COM



CINÉMA EN LIGNE



IDA
PAWEŁ PAWLKOWSKI - 82 MIN.

BILLETTERIE : 514 847-2206
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL

CULTURE › LIVRES

Une nouvelle sortie pour Brooklyn



LOUIS HAMELIN

Nous voici donc officiellement en été, occasion de passer en revue, bien au frais dans notre quasi souterraine tanière, le rayon des livres qui, au cours des derniers mois, ont franchi le premier filtre de lecture. Tiens, une nouvelle traduction de *Last Exit to Brooklyn*, pour célébrer le demi-siècle de ce livre horrible, de ce grand et terrible livre.

Hubert Selby Jr. s'est éteint il y a dix ans, et peut-être que le vingtième anniversaire de la mort de Bukowski aura jeté un peu d'ombre sur cette dalle qui voisine la sienne au panthéon. Ce qui serait un peu injuste: Buk est facile à aimer, son unique chef-d'œuvre, capable de conférer une valeur au moindre gribouillis que régurgitait sa machine à écrire, étant ce personnage de cher vieux dégueu qui pogne les cuisses des invitées en direct à Bernard Pivot. Le râleur génial dont la posture littéraire tenait tout entière dans une bouteille de vinasse.

Selby Jr., lui, a écrit un chef-d'œuvre, ce *Last Exit to Brooklyn* qui d'emblée l'inscrit dans la lignée de Faulkner. Du genre à torturer la syntaxe et à s'effacer derrière ses personnages, lui aussi. Un romancier. Et un autre magané de la vie, qui ne s'est pas, comme Buk, fabriqué sa propre statue, chaires de pigeons incluses.

Les années 60, c'était encore la vieille Amérique, celle de la vie des ports, de l'appel du large, d'avant la transformation des navires en usines flottantes autopilotées. Se prendre pour l'Ismaël de Melville demeurait possible. Comme Kerouac, Selby Jr. tâte tout jeune de la marine marchande. La tuberculose jouera pour lui le même rôle que la blessure de football du canuck (et que l'accident de ski de Roger Lemelin, et que la polio de VLB, et on pourrait continuer longtemps comme ça...): un impotent voit s'ouvrir devant lui une carrière dans les lettres.

Et comme pour *Sur la route*, le style endiablé de *Last Exit...* a parfois été expliqué par l'influence du jazz.

Selby Jr., lui, a parlé, en entrevue quelque part, de Beethoven comme de sa «seule influence consciente». Alors, il faut que ce soit le Beethoven de l'*Orange mécanique*, celui qui, dans le roman d'Anthony Burgess paru à la même époque, présidait aux joyeuses et sanglantes bastonnades d'une bande de voyous psychopathes et de leur leader mélomane. De cette violence aveugle pratiquée autant comme une forme perverse de divertissement nocturne que pour joignant l'utile à l'agréable, se faire un peu d'argent de poche, *Last Exit to Brooklyn* est imprégné de bout en bout, réalisme social en prime.

Aussi bien dire que les garçons épris de vitesse et de liberté et tous ces gentils suiveurs de Bouddha qui peuplent les romans de Kerouac ne sont que des enfants de chœur comparés à l'innocent sadisme des jeunes fauves qui hantent les bars à matelots et autres bas-fonds du Brooklyn où nous emène Hubert Selby Jr.

Sur l'acide

Revenons à cette année 1964. Il se passe des choses intéressantes sur le plan narratif aux États-Unis. *The Nova Express* de Burroughs vient clore une trilogie fondée sur la technique expérimentale du *cut-up*. Et Ken Kesey, avant de s'enfermer dans un silence de 25 ans, donne au monde *So-*

metimes a *Great Notion*, roman qui pourrait presque avoir été écrit par Claude Simon si Claude Simon avait grandi sur la côte ouest, voué un culte à l'activité physique et à la nature sauvage et gobé des buvards d'acide comme si c'étaient des petits bonbons.

Kesey lâcha le roman pour traverser le continent à bord d'un autobus tout peinturluré et bourré de doux cinglés, dans l'équipée desquels on reconnaît aujourd'hui une des pierres angulaires de la contre-culture, d'où le mot *stoned* — mais non, c'est une blague. Lui et ses potes rêvaient de convertir leurs contemporains à la forme d'amour universel que favorise un bon pétage de ciboulot. La recette était simple: jousons de la flûte à bec au banlieusard de l'Amérique profonde et il va avaler la pharmacie et se mettre à danser sur sa corde à linge. Aucune génération ne viendrait aussi près de changer la vie. Ce vieux bus scolaire bariolé à la bombe de peinture fluo était un monument roulant dédié à Rimbaud. Oui, mais le poète a fini marchand d'armes, et dans les États-Unis de 1964, un président progressiste et texan, désolé pour l'oxymore, pousse à la roue de l'intervention étrangère au Vietnam, pendant que ce repousseur absolu de toute vertu civique que fut Dick Nixon renaît tranquillement de ses cendres...

Au fond, Nixon avec son hypocrite sourire de bête politique et Selby Jr. avec la sauvagerie grandeur de sa langue (magnifiquement rendue par cette traduction) disaient la même chose aux petits et grands peuples présents et à venir du monde entier: personne ne va changer la vie, la vie ne change pas. Tout ce qui est créé va être détruit. Et c'est sale, et ça fait mal...

Mauvais héros

On peut préférer l'autobus magique, mais une autre vérité affleure autour des bouches de métro new-yorkaises où les marins en bordée et les soldats ivres se font tabasser à mort par des jeunes gens aussi attachants qu'une meute d'animaux en mode survie. Les comparer à des loups serait leur faire trop d'honneur. Ils ont le même niveau de conscience qu'un requin-marteau. Ils s'intéressent aux voitures, aux fringues, aux succès du juke-box. Évidemment, ils sont immortels. Après avoir démolé un type pour lui piquer son portefeuille, ils vont se recoiffer l'épi dans la glace du boui-boui où ils ont leurs habitudes. Dans *Last Exit to Brooklyn*, vous avez le choix entre frapper à coups de pieds dans les gencives avec les autres ou devenir leur victime.

J'ai repensé, pendant ma lecture, aux *Trois essais sur l'insignifiance* (L'Hexagone) de Pierre Vadeboncoeur et à son analyse d'un roman de James Cain, *Le facteur sonne toujours deux fois*. La même force inconsciente, la même féroce et naïve avidité, équivalant au degré zéro de la transcendance. Comme si le dollar n'était pas le moyen d'assouvir un désir, et que c'était même le contraire: la seule finalité de tout désir étant de palper des billets.

LAST EXIT TO BROOKLYN

Hubert Selby Jr.
Traduit de l'anglais (américain) par Jean-Pierre Carasso et Jacqueline Huet
Albin Michel
Paris, 2014, 404 pages

Voilà l'extrait d'*Apostrophes* ou Charles Bukowski, ivre, quitte le plateau *ledevoir.com*



Saccades, de Maude Poissant, regroupe 11 nouvelles écrites dans un style clair, sans fioriture.

STÉPHANE BOURGEOIS

Au gré du vent



DANIELLE LAURIN

Ouvre *Saccades*, premier recueil de nouvelles de Maude Poissant. On tombe sur une citation de Romain Gary: «Il y a toujours cette vieille expression "on vit d'espoir", mais je commence à croire que c'est surtout l'espoir qui vit en nous.»

Ce n'est pas innocent, cette citation, va-t-on constater en cours de route. C'est sans doute le fil rouge qui rassemble les onze nouvelles du recueil, écrites dans un style clair, sans fioriture.

Onze histoires différentes à tous points de vue, qui montrent l'étendue de la palette de la jeune auteure. Différentes dans le ton, le niveau de langage, le point de vue exploré, l'univers et l'époque dans lesquels elles évoluent.

Et pourtant, dans l'ensemble, il y a ça: des personnages qui s'empêtrent, s'enlisent dans des situations intenable, espèrent toujours faire mieux, mais qui sont confrontés au pire. Ça frôle le pathétique. Comme si derrière quelquel'un jouissait de ces déconforts.

Il y a ce maniaque de cuisine qui fait appel à des éleveurs de pigeons afin de créer une recette qui, espère-t-il, va le lancer comme chef et comme restaurateur dans son coin de pays et va faire en sorte d'éliminer ses concurrents. Il passe par toutes sortes d'états, il doute, il croit qu'il n'arrivera pas à venir à bout d'une recette extraordinaire.

Et puis soudain il y croit, il y va, il concocte sa recette aux pigeons. «Enfin, l'inspiration venait. Ce serait un hymne sans fin à la vie, un échafaudage de saveurs, un équilibre parfait entre le sauvage et le délicat, le croquant et le fondant, la viande et ce qu'elle dissimule.»

Il se prend pour un artiste. Mais il en fait trop. C'est la déconfiture totale car son plat ne plaît pas. Pas aux notables de la place en tout cas. Ratée sur toute la ligne, son affaire.

Il y a cette petite fille qui fait une prière à la Vierge Marie. C'est le jour de sa première communion et elle veut la faire en robe blanche avec crinolines comme les autres... Mais elle se sent coupable, se sent sale. Sombre histoire d'inceste, en fait.

On retiendra aussi le cas de cette quarantenaire qui en a assez de la routine, du mari, des enfants, «du ménage hebdomadaire, du lavage, du buvage de toasts à la confiture, des crises de matins toutes pareilles». Assez de ne pas pouvoir penser à elle. Alors elle fantasma. Elle jette son dévolu sur son jeune beau-frère. Tentatives de séduction effrénées, auxquelles il semble

vouloir répondre, se dit-elle. Jusqu'à ce qu'elle frappe un mur... qu'on sentait venir depuis le début.

Et ça se poursuit: violence familiale, divorce douloureux, mort de la personne aimée... à peu près tout tourne au drame. Pour certains, quand même, la toute fin de l'histoire pourrait être le début d'une autre. On sent qu'autre chose est possible, que ça pourrait basculer dans l'autre sens. Et on se tient là, entre deux eaux, où un recommencement peut-être serait possible, mais comment?

On tique un peu à propos de certaines histoires moins convaincantes, plus nébuleuses, mais on a aussi le loisir de passer à la suivante. On se paie le luxe d'errer ici et là dans le livre, c'est l'avantage des recueils de nouvelles, après tout.

Gestion des ressources humaines

On ouvre celui de Gaëtan Brulotte, aguerri dans le genre. On apprécie tout de suite dans *La contagion du réel* la précision du trait. Et un certain classicisme qui se glisse dans l'écriture. On se dit que l'art de la dégringolade atteint ici un summum.

On sourit en coin parfois. On se reconnaît ou on reconnaît ses amis, ses voisins, par certains travers, certains tics. On se prend aussi à déplorer la déshumanisation à l'œuvre dans notre société. On acquiesce à cette citation d'Einstein: «Le monde est dangereux non à cause de ceux qui font le mal, mais à cause de ceux qui regardent et laissent faire.»

C'est avec un goût amer dans la bouche qu'on passe à travers la nouvelle intitulée *La géniale invention du docteur Austherr*. On a envie d'en citer des grands bouts, tellement ça correspond au contexte ambiant. On a envie de crier notre propre impuissance.

Ça se passe dans le milieu universitaire, mais la situation pourrait s'appliquer partout. Ça s'appelle de la microgestion. Ou comment amadouer, pour ne pas dire manipuler, les employés réfractaires au changement.

Pour commencer, les convoquer séparément. «L'étude de G & G a bien montré que de tels apartés vigoureux parvenaient à déstabiliser les employés rebelles, qui ont généralement tendance, dès après le premier échange, à se mettre au pas.»

Ce qu'il faut pour bien gérer, c'est «l'imposition du respect par la crainte». Et si certains se plaignent trop, surtout, les mettre au pas. En guise d'exemples pour les autres. Comment? «Les manuels concordent là-dessus: il importe toujours, pour l'exemple, de prendre un bouc émissaire qu'on marginalise avec fermeté, la fermeté étant le mot-clé de toutes

les attitudes pour susciter la docilité.» Mieux encore, «renouveler le personnel par des effectifs plus jeunes favorise le contrôle et l'allégeance».

On ne va pas entrer dans les détails, mais ça va très loin. C'est caricatural, d'accord. Mais ça sonne drôlement juste quand même. Comment garder le contrôle, aussi bien dire «diviser pour régner»? Ne pas hésiter à employer la technique de la fausse rumeur à l'égard de tout employé insoumis afin de le discréditer. Privilégier les soumis, créer des inégalités... ainsi de suite.

Appel d'air

On cherche son air, on veut apaiser cette colère qui gronde. Alors on ouvre *Tant qu'il y aura des oiseaux...* de Serge Bureau. Petit livre inclassable de pensées, de récits fragmentaires, d'instantanés. Un appel à la beauté, où se glisse un quelque chose de mystique, à la Christian Bobin. En moins épuré. Un appel à la contemplation, à la méditation, au détachement, au recentrement. Pas le genre d'ouvrage qui plaira à tout le monde, peut-être. Ça dépend

des tempéraments. Ou de l'état d'esprit.

De petites perles ici et là: «Il y a dix ans maintenant que tu n'es jamais arrivé et, chaque fois que je pars en voyage, encore aujourd'hui, je pars avec toi... jusqu'au jour où je n'arriverai plus.» L'importance de l'amitié, de l'amour, comme repère. Et la grande solitude, malgré tout: «Solitude plutôt froide, un peu humide, sans odeur, comme une poupée gonflable après l'amour dans un poème de Denis Vanier et des cigarettes éteintes dans un cendrier de Dollorama.»

SACCADES

Maude Poissant
Septentrion
Québec, 2014, 142 pages

LA CONTAGION DU RÉEL

Gaëtan Brulotte
Lévesque éditeur
Montréal, 2014, 152 pages

TANT QU'IL Y AURA DES OISEAUX...

Serge Bureau
Éditions Première Chance
Saint-Alexis-des-Monts, 2014, 154 pages

PALMARÈS

Gaspard LE DEVOIR
Du 16 au 22 juin 2014

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSIDENT (NB DE SEMAINES)

Romans québécois

1	Un voisinage comme les autres • Tome 2 Un été décadent	Rosette Laberge/Les Éditions réunis	3/2
2	Fanette • Tome 7 Honneur et disgrâce	Suzanne Aubry/Libre Expression	1/3
3	Métis Beach	Claudine Bourbonnais/Boréal	6/7
4	La vie sucrée de Juliette Gagnon • Tome 1 Skinny jeans et ...	Nathalie Roy/Libre Expression	2/5
5	Les héritiers du fleuve • Tome 3 1910-1929	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	5/11
6	Les années de plomb • Tome 2 Jours de colère	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	4/6
7	Messonges sur le Plateau-Mont-Royal • Tome 2 La biscuiterie	Michel David/Hurtubise	7/13
8	Un voisinage comme les autres • Tome 1 Un printemps ardent	Rosette Laberge/Les Éditions réunis	-/1
9	Confessions d'une célibataire... incorrigible	Mélanie B. / Julie N./Les Éditions réunis	8/6
10	Louise est de retour	Christine Brulotte/Homme	-/1

Romans étrangers

1	Muchachas • Tome 3	Katherine Pancol/Albin Michel	3/2
2	Central Park	Guillaume Musso/XO	2/12
3	Une autre idée du bonheur	Marc Levy/Robert Laffont Versilio	4/8
4	Le bleu de tes yeux	Mary Higgins Clark/Albin Michel	1/5
5	Ceux qui tombent	Michael Connelly/Calmann-Lévy	7/2
6	Adultère	Paulo Coelho/Flammarion	8/2
7	Joyland	Stephen King/Albin Michel	5/5
8	L'allée du sycamore	John Grisham/Lattès	6/6
9	Te désirer	Julie Kenner/Michel Lafon	9/2
10	Muchachas	Katherine Pancol/Albin Michel	-/1

Essais québécois

1	De remarquables oubliés • Tome 2 Ils ont couru l'Amérique	Serge Bouchard Marie-Christine Lévesque/Lux	-/1
2	Constituer le Québec. Pistes de solution pour une ...	Roméo Bouchard/Atelier 10	2/5
3	Poing de mire	Normand Lester/Homme	1/10
4	La revanche des moches	Léa Clermont-Dion/VLB	3/11
5	L'afghanicide	Martin Fargues/VLB	10/7
6	Les Parisiens sont pires que vous ne le croyez	Louis-Bernard Robitaille/Denoël	8/2
7	Derrière l'état. Desmarais : Power	Robin Philpot/Baraka	9/2
8	La souveraineté dans l'impasse	Serge Cantin/PUL	-/1
9	Le corps-marché	Céline Lafontaine/Seuil	-/1
10	Du je au jeu	Jean-François Casabonne/Somme toute	-/1

Essais étrangers

1	Le capital au XXI ^e siècle	Thomas Piketty/Seuil	1/7
2	La grande vie	Christian Bobin/Gallimard	4/15
3	La vérité sur les médicaments	Mikkel Borch-Jacobsen/Édito	2/19
4	Les Romanov. Une dynastie sous le règne du sang	Hélène Carrère d'Encausse/Fayard	9/2
5	Regarde les lumières, mon amour	Annie Ernaux/Raconter la vie/Seuil	8/7
6	Plaidoyer pour l'altruisme. La force de la bienveillance	Matthieu Ricard/NIL	3/34
7	Les somnambules. Été 1914, comment l'Europe a marché ...	Christopher Clark/Flammarion	6/3
8	Le monde est magique. 11 balades insolites pour changer ...	Alexandra Horowitz/Flammarion	-/1
9	Un dien malcommode. Un portrait inattendu des Autochtones ...	Thomas King Daniel Poliquin/Boréal	-/1
10	Repenser le vieillissement	Nortin M. Hadler/PUL	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

CULTURE › LIVRES



Roméo Bouchard, paysan à la barbe blanche, est, comme le montre son éclatant parcours, un militant de gauche qui brille par son énergie renouvelable.

Roméo Bouchard, le paysan engagé



LOUIS CORNELIER

À presque 80 ans, Roméo Bouchard ne désarme pas. Né en 1936, d'abord père, ce fils de cultivateur du Lac-Saint-Jean se dévoue pour étudier en sciences politiques, à Montréal, en 1967. Il sera, à partir de là, de tous les combats: contre la guerre au Vietnam, pour McGill français, pour l'indépendance du Québec, militant dans le mouvement étudiant et dans le front commun syndical de 1972.

En 1975, il effectue un retour à la terre, dans le Bas-Saint-Laurent, et pratique l'agriculture biologique. En 2001, il cofonde l'Union paysanne, pour s'opposer au modèle agricole productiviste, notamment incarné par l'industrie des mégapocheries.

Le paysan à la barbe blanche, comme le montre son éclatant parcours, est un militant de gauche qui brille par son énergie renouvelable. «J'ai la chance d'être né pauvre, écrit-il. Je n'ai jamais été et je ne serai jamais dans le club. J'ai toujours été du côté du monde, du peuple, des petits, des régions.»

Il publie, ces jours-ci, deux nouveaux livres réussis, dans lesquels il poursuit les combats qui lui sont chers. *Constituer le Québec* est une critique radicale des ratés de notre démocratie de représentation et une invitation à revoir de fond en comble notre système politique. *Les champs de bataille* se veut une brève histoire de l'agriculture biologique au Québec et un plaidoyer senti pour un virage urgent vers ce modèle.

Mensonge démocratique

«Ce livre, écrit Bouchard dans *Constituer le Québec*, est un manifeste, un cri du cœur pour dénoncer le mensonge démocratique qui nous aveugle, un appel à la souveraineté du peuple et un plan d'action pour nous permettre de redéfinir nous-mêmes nos institutions démocratiques.» Nécessaire, note-t-il, la Révolution tranquille, avec le temps, s'est épuisée et a fait place à un système dans lequel l'oligarchie économique dicte ses choix à l'État.

Pour Bouchard, les partis politiques constituent le cœur du problème. Accros à l'argent pour s'assurer une position dominante, ils sont soumis aux collecteurs de fonds et aux acteurs économiques, imposent une pensée unique dans leurs rangs, étouffent les débats et sont obsédés par leur image publique, ce qui les condamne à la langue de bois et à l'absence de vision originale.

Afin de briser cet immobilisme qui asphyxie la démocratie, Bouchard propose carrément

«d'écarter les partis politiques du processus électoral et parlementaire». Les élections, explique-t-il, devraient se faire entre candidats indépendants, financés par l'État, dans un système à deux tours, afin que le gagnant soit vraiment majoritaire. Les élus nommeraient ensuite les membres de l'exécutif (ministres et premier ministre).

Ce nouveau modèle, pour redonner une voix plus directe au peuple, encouragerait le recours fréquent aux référendums, notamment d'initiative populaire. Poussant l'audace un cran plus loin, Bouchard va même jusqu'à suggérer que les représentants du peuple pourraient être nommés par tirage au sort, «la procédure démocratique par excellence».

Utopie

Il y a une part d'utopie dans les solutions proposées par Bouchard. Si certaines d'entre elles sont réalisables et souhaitables, comme les référendums, d'autres sont plus hasardeuses. Les partis politiques, par exemple, ont la vertu, en présentant des visions d'ensemble, de mettre de la cohérence dans le débat public et d'offrir des lieux organisés de discussion. Leur mise à l'écart de la joute électorale entraînerait le risque d'une fragmentation abusive du débat public. Or, un projet de société est un système cohérent qui ne peut se construire à la pièce, par le seul choc des intérêts ou à coup de gros bon sens.

Les partis politiques me semblent donc un outil démocratique essentiel. Il reste que, dans l'état actuel des choses, les critiques que leur réserve Bouchard sont justes. Ce dernier force ainsi une réflexion de fond sur ce sujet, même si ses solutions n'emportent pas d'emblée l'adhésion.

Pour en finir avec «l'illusion de la démocratie», tout en évitant la dérive du débat public vers une lutte d'intérêts, Bouchard propose de doter le Québec d'une constitution qui établirait les principes fondamentaux de notre nation. Cette constitution exprimerait nos choix collectifs quant au statut politique du Québec, à la langue française, à la neutralité religieuse de l'État, aux droits individuels et collectifs, au fonctionnement de nos institutions démocratiques, à la gestion de nos ressources naturelles et du territoire, à notre modèle social et aux relations avec le monde. Elle serait élaborée par une assemblée constituante de 100 à 200 membres, non partisans, désignés par tirage au sort, et soumise au verdict populaire.

Le peuple, enfin, définirait lui-même sa destinée. Cette proposition, qui s'apparente à un élément fondamental du programme de la formation Québec solidaire, mérite certainement la plus grande attention. Désorienté, le Québec a un urgent besoin de se retrouver.

«Ce livre est un manifeste, un cri du cœur pour dénoncer le mensonge démocratique qui nous aveugle»

Extrait de *Constituer le Québec*

La bataille du bio

Le constat de cette désorientation s'applique aussi, selon Bouchard, à notre rapport à l'agriculture. Depuis l'apparition de l'agriculture industrielle au Québec, dans les années 1940, l'art de cultiver la terre, écrit l'essayiste, «s'est perdu pour faire place à des modes d'emploi de produits artificiels dictés par les compagnies, les vendeurs et les agronomes, au nom de la science et du progrès». Or, insiste Bouchard, «la nature bien comprise est plus efficace à moyen terme que tous les produits chimiques».

Breve histoire de l'agriculture bio au Québec, réquisitoire contre le modèle industriel destructeur de l'environnement, de l'économie et de notre rapport à la nature, et plaidoyer vibrant et informé pour une agriculture bio de proximité, *Les champs de bataille* n'est pas l'essai d'un pelletier de nuages, mais celui d'un paysan savant et engagé, qui veut préserver l'avenir. La vérité du bio, assène Bouchard, n'est pas que scientifique; elle est métaphysique.

louisco@sympatico.ca

CONSTITUER LE QUÉBEC

Roméo Bouchard
Atelier 10
Montréal, 2014, 112 pages

LES CHAMPS DE BATAILLE
HISTOIRE ET DÉFIS DE L'AGRICULTURE
BIOLOGIQUE AU QUÉBEC

Roméo Bouchard
Écosociété
Montréal, 2014, 136 pages

Pourquoi figer l'islam ?

L'anthropologue John R. Bowen corrige la perception d'une foi monolithique

MICHEL LAPIERRE

Aux Pays-Bas, on combat l'islam au nom du respect des gays. Aux États-Unis, en dénonçant le terrorisme. En France et au Québec, en s'inquiétant de l'oppression des femmes. Forcé dans les profondeurs de l'inconscient, un ennemi imaginaire est tellement plus menaçant qu'un ennemi réel... Tous les prétextes sont bons pour le dénigrer. Dans *L'islam, un ennemi idéal*, l'anthropologue américain John R. Bowen démythifie un prétendu péril planétaire.

La peur de l'inconnu, la crainte d'une guerre sourde menée par le monde musulman, les attentats du 11 septembre 2001 aux États-Unis ont provoqué, dans tout l'Occident, ce que Bowen n'hésite pas à qualifier de «psychose». Le conflit, déjà fantasmé en 1996 dans l'essai *Le choc des civilisations*, de Samuel Huntington, s'inscrit dans la continuité historique des haines irrationnelles.

Spécialiste de l'islam, Bowen mesure de la façon la plus juste la gravité de l'obsession, en soulignant que la haine des musulmans a remplacé, au sommet de la fantasmagorie occidentale, la haine millénaire des juifs. Il réfute les faussetés qui alimentent l'islamophobie actuelle, dont tirent profit les politiciens populistes occidentaux, de Marine Le Pen en France aux ultraconservateurs américains.

Pas d'unisson

Ce n'est pas seulement l'extrême droite qui reproche aux politiques multiculturalistes européennes de retarder l'intégration des musulmans. En 2010, la chancelière allemande Angela Merkel avoua leur échec. Firent de même, l'année suivante, le premier ministre britannique David Cameron et le président français Nicolas Sarkozy.

Or, malgré l'électoratisme de ces dirigeants soucieux de plaire à la frange xénophobe de leurs concitoyens, les politiques dites multiculturalistes, explique Bowen, étaient et sont encore, en réalité, des politiques d'intégration. Elles s'appuient sur une tolérance élaborée par l'Europe pour résoudre des problèmes internes depuis le XVI^e siècle: guerres de religion, pluralisme religieux, ethnique et politique issu de la Réforme, des révolutions, de l'essor industriel et des déplacements de population que ceux-ci entraînent.

Reprocher à l'islam son retard au chapitre des mœurs, c'est oublier, par exemple, qu'en Occident le suffrage féminin et la révolution sexuelle ne remontent qu'au XX^e siècle. Refuser aux musulmans l'aptitude à évoluer tient du préjugé. Bowen a la sagesse d'insister sur une évidence occultée: «Comme tout le monde, les musulmans s'adaptent, et comme tout le monde encore, ils ne pensent pas tous à l'unisson.»

Il signale qu'en France, pas moins de la moitié d'entre eux étaient favorables à la loi de 2004 qui interdit les signes religieux ostentatoires dans les écoles publiques. Ce partage porteur d'avenir ne trahissait-il pas, comme une marque indélébile très profonde, la complexité, la fièvre et le questionnement communs à toute l'humanité?

Collaborateur
Le Devoir

L'ISLAM, UN ENNEMI IDÉAL

John R. Bowen
Traduit de l'anglais (américain) par Patrick Savidan
Albin Michel
Paris, 2014, 144 pages

L'INCONVÉNIENT

Nouveau format magazine

LITTÉRATURE - ESSAI - PEINTURE - CINÉMA - SÉRIES TÉLÉ



no 57 Les embarras de l'identité

Disponible en kiosque, en librairie ou en ligne : www.inconvénient.ca

Félicitations!
Lauréate - Prix littéraire Trillium

Marguerite Andersen
La mauvaise mère

«...dans ce livre-testament d'une mère pleine de doutes qui n'a cessé de se remettre en question, Marguerite Andersen met le doigt sur le paradoxe de la maternité.»

Le sort de la mère, DANIELLE LAURIN, *Le Devoir*

«C'est tout un parcours de battante, tiraillé entre culpabilité et désir de réalisation, qu'elle [Marguerite Andersen] nous invite à lire dans *La mauvaise mère*...»

CLAUDIA LAROCHELLE, *Les libraires*

MARGUERITE ANDERSEN La mauvaise mère

De Berlin à Tunis, de Montréal à Toronto, une féministe avant la lettre retrace les moments de sa vie pleine, difficile et mouvementée.

Récit romanesque • 207 pages • 18,95 \$ • ISBN 978-2-89423-906-3 +

Prise
de parole

www.prisedeparole.ca
En vente chez votre libraire

